

# ...Ils sauront bientôt que nos bases sont pour nos propres généraux...

## Grève des Cheminots Vive l'Indiscipline Syndicale

Brutalement la grève des cheminots a éclaté, éclaboussant de revendications sociales l'atmosphère feutrée de «oui» dans laquelle tonitruait le ministre Pompidou ! — Dans la confusion ! Mais de nos jours, la confusion règne partout ! — La confusion dans les sphères gouvernementales, confusion qui est le fruit de la politique ambiguë des partis de la servilité des bureaucraties syndicales, de la rébellion des castes militaires.

Depuis sept années, la guerre d'Algérie sert d'alibi au patronat qui refuse une augmentation générale des salaires justifiée par l'augmentation du revenu national et crée dans les milieux ouvriers une confusion dont ils sont les premières victimes.

Depuis la libération les avantages arrachés au petit bonheur, les augmentations hiérarchisées, créent la confusion, la discorde et la division parmi la masse salariée.

Depuis des années, l'agression des partis politiques contre le mouvement syndical qu'ils ont morcelé, crée une confusion qui rend stériles les luttes du prolétariat.

Et c'est dans cette atmosphère de confusion générale que la grève des cheminots a éclaté, que la grève des P. et T. se prépare, que les revendications des fonctionnaires sont déposées sur les paillassons des nouveaux ministres.

L'origine de cette grève des cheminots qui est un grève qui mérite d'être analysée, il y a une revendication modeste déchaînée par une organisation locale. Puis, rapidement, le mouvement né dans le Midi, s'étend sur toute la région de la débordement spontané, sans l'intervention de la bureaucratie caennaise à son tour. Les organisations de base qui sentent la combativité des travailleurs, tâtonnent tout d'abord : lutte pour les droits acquis, contre les contrôles vexatoires, pour l'augmentation des salaires ! Puis brusquement une revendication majeure, une revendication qui touche aux structures, qui va faire l'unanimité : Lutte pour le retour aux quarante heures sans diminution de salaire.

A ce stade, les bureaucraties syndicales interviennent. La C.G.T. qui lance la grève générale d'une seule journée, qui sera un alibi à son « oui » et qui lui permettra de reprendre en main les troupes qui échappent à l'appareil. La C.F.T. toujours prête à ébaïchir le pas, à copier la démagogie des communistes, à renchérir F.O. était content ! Parce qu'elle avait décelé des manœuvres politiques ? Probablement pour des raisons moins pures qu'on ne retrouve son anti-communisme imbécile.

Malgré l'aspect confus et contradictoire de cette journée destinée à limiter et à saboter les « grèves anarchistes » (les Echos disent), la grève des cheminots est reconfortante. Elle naît en dehors des appareils.

(Lire la suite en page 2)

# le monde anarchiste

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

## Pour une démocratie défunte

### Ni FLEURS ni COURONNES

N'eût été la grève des cheminots et des postiers ces derniers jours — bouffée d'air pur dans l'atmosphère étouffante des combats politiques — c'est un bien triste bilan que nous aurions à dresser pour ce mois d'avril. Ainsi le général, président à mené à bien la plus grossière mystification de ces dernières années.

Le 13 mai 1958, la « démocratie » laissait, offrirait-on dire le place au fascisme. Le 8 avril 1962, ces mêmes démocrates, bénéficiaires en outre de l'appointement de leur propre tombe, ont cédé au régime. Pour cela, il n'a suffi que l'on agite sous leurs yeux une très vague possibilité, une hypothétique perspective de élections législatives pour que tout ce beau monde s'aligne à la botte du général.

Seul le P.S.U. eut l'intelligence de refuser de jouer le jeu. Mais fut-il bien compris ? Ou mieux ses dirigeants voulaient-ils vraiment se faire comprendre ? Il reste que la seule agitation des partis avant le référendum contrastait fort avec leur silence actuel. Le régime parlementaire est mort et bien mort. Le plus cocasse dans l'affaire c'est que ce sont les parlementaires eux-mêmes qui ont creusé leur propre tombe. Nous applaudirions des deux mains, si nous ne savions que le peu de force qui leur reste servira à s'accrocher aux lambeaux de leur splendeur.

Le général étant intouchable par la grâce du référendum, en France et en Algérie, les députés l'attaquent sur le front de la politique internationale, de l'Europe en particulier : aboiements de roquets, car s'ils le voulaient les députés européens feraient à l'essentiel une politique susceptible de renvoyer le Pompidou derrière son guichet. Seulement, cela comporte certains risques. On est député, on n'est pas un héros.

Ce ne sont ni les colloques pour un gouvernement transitoire démocratique, non plus que les prétextes et fausses motions du P.C.F. revendiquant la Paix, comme le fruit de l'aide du peuple français au peuple algérien qui retournent en selle ces vieillards. Disgracieuses, inutiles, les organisations traditionnelles du centre, de droite ou de gauche ne feront que creuser encore le temps que le présent régime durera. Il est à prévoir d'ailleurs quelques sensationsnelles bouleversements délogiques chez ces messieurs dans les prochains jours. Ne dit-on pas déjà que le programme Pompidou n'est pas si éloigné des principes de Mendès France. Les paris sont ouverts. Les présents adversaires du général deviendront les plus fidèles valets du régime.

Ce régime que notre journal n'a cessé de présenter comme le seul vrai et puissant ennemi du prolétariat, les événements de ce mois contredirent, montrent au grand jour ce que nous écrivions il y a quelques mois à peine : par l'entremise du général, le nationalisme s'est assuré pour le présent.

(Lire la suite en page 2)

événements d'Algérie, surtout ces derniers temps, devaient apporter dans la manière de penser d'un jour plus grand nombre. Obligés par les faits de prendre position sur le fond du problème, ouvriers, intellectuels, étudiants, paysans en définitive que tout un système, c'est-à-dire la coalition de ceux qui sont ou qui furent au pouvoir et de ceux qui furent en opposition avec le pouvoir, était collectivement responsable du régime. Ce ne sont pas les quelques avantages matériels charitablement distribués à

Dans n'était précisée qu'un lieu, l'Algérie. En métropole, elle ne servait qu'à valoriser ces partis qui en mobilisant le monde ouvrier pour lutter contre un fantôme, le détournement de son vrai combat. Le gouvernement et le président laissaient durer l'OA le temps nécessaire pour assoier définitivement leur autorité.

Mais, ce sur quoi le général et les partis n'ont pas compté c'est le profond changement que les

quelques demeurés continuent à brailer et le fascisme ne passera pas, mais presque tout le monde est bien persuadé que c'est fini, que le fascisme n'a plus aucune chance de passer : la République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

(Lire la suite en page 2)

PRIX : 0,50 NF  
Rédaction - Administration  
3, rue Ternaux, PARIS-XI<sup>e</sup>  
TÉL. : VOL 34-08  
C.C.P. Librairie Publico  
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :  
France . 12 mois : 5,50 NF  
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

MAI 1962  
N° 80

Changement d'adresse  
0,30 NF en timbres-poste

## Fusillez les généraux ou abolissez la peine de mort

Quand un assassin est général c'est une circonstance atténuante. Quant les bien-pensants. Dans notre société fondée sur la force et le vol il est d'usage de tuer. En gros et au détail. Par l'Armée et la Justice. Cela témoigne de notre barbarie. Il y a aussi des tabous. On ne tue pas les généraux. Ce serait inverser les rôles. Leur métier est de faire tuer, pas de tuer. Un travailleur qui vole un pain va en prison. Un ouvrier qui vole des dizaines de millions fait des affaires. Un homme qui en tue un autre est passible de la peine de mort. Un homme qui en fait tuer des milliers d'autres a droit aux honneurs militaires.

En voilà qui se seraient trompés en fin de carrière. Les temps ont changé, le métier s'est compliqué : Ce qui différencie les Allemands des Français c'est que les uns étaient en vert et les autres en kaki.

par J. PRESLY

C'était simple, c'était militaire. Et puis on devient général de guerre civile. Et les civils c'est dérangeant.

Ça s'habille comme ça l'entend, on n'y retrouve pas facilement les liens. Même pas de galons pour désigner ceux qu'il faut épargner. Encore en 1848 et en 1871 on reconnaissait les mauvais français au drapeau rouge.

De nos jours un premier ministre vous dit d'entrer en sécession et puis, après, vous fait épingleur.

La mort est une institution d'État. Avec son rituel. La petite cérémonie. Les civils on leur tranche la tête. Chez les militaires la tête a moins d'importance : on fait des trous dans la tunique après en avoir décroché les petits bibelots qui faisaient leur personnalité.

Les militaires quelquefois, mais pas les généraux. Un général ça meurt dans son lit. C'est ça la Tradition, comme chacun le sait.

Nous, ces coutumes du Moyen Âge ça ne nous impressionne pas. Les toges et les uniformes, l'hermine et les épaulettes, les serments et le clairon, la guillotine et le peloton d'exécution, on n'y tient pas : ce n'est pas notre patrimoine.

Nous pensons même que ce serait une preuve de civilisation de s'en passer. Alors, pour une fois que ça vous gêne, Messieurs de faire couler du sang, rangez donc au musée la guillotine et cet attirail national.

Abolissez LA PEINE DE MORT. Nous regrettons que des généraux soient les premiers à en profiter. Mais de toutes façons deux de plus ou de moins ça ne se verrait pas assez. A nous, ça ne nous fait pas concurrence.

Ces hommes qui ont froidement, à votre place, Messieurs, ordonné le massacre de centaines d'Autres. Ce sont bien des fous furieux. Mais les fous furieux quand on les tient on ne les abat pas, on les enferme et on essaye de les soigner.

Mais dans une société qui croit à l'homme et le respecte. Mais l'uniforme, si c'est ça qui vous impose, pour nous, ça se détruit avec joie.

## A propos de l'installation d'un gouvernement transitoire

Le dernier colloque des juristes a vu s'élaborer le projet de la mise au point d'un gouvernement dit « transitoire » lequel gouvernement devrait être la plaque tournante entre une 5<sup>e</sup> assemblée démocratique du tout et une autre, prévue assez démocratique, pour avoir la paix avec le prolétariat.

Le peuple français ne s'est pas manifesté. On ne lui a d'ailleurs pas demandé son avis. Il fallait trouver rapidement un remède à la menace de révolution, de front populaire. Comme cela, on ne sera pas pris au dépourvu. « L'UNION SACRÉE DES GAUCHESES » est un mythe que les théoriciens amènent pousivement à la tête de l'État.

Il était une fois, un pays dont tous les manuels de géographie et d'histoire disent que la nature l'a doté de formes harmonieuses, d'un équilibre intelligent et d'une position privilégiée à la pointe de l'Europe occidentale. Bref, qu'il a tout pour vivre heureux.

Il était une fois dans ce pays, un Peuple que les événements de son histoire avaient promu à la dignité de Flambeau de la Civilisation.

A l'entrée de la ville d'EPINAL, est un écriteau indiquant : « ICI COMMENCE LE PAYS DE LA LIBERTÉ ». Il est vrai aussi qu'Epinal est le pays des contes de fées et des belles femmes pour enfants sages. Alors, ironie ou cynisme ? Car enfin c'est devenu ce peuple dont le synonyme était : « LE CHAMPION DE LA LIBERTÉ ? » Un peuple un peu riche, mais surtout léger et jemenichiste qui se laisse avoir à tous les coups et qui s'aperçoit, mais trop tard, qu'il y aurait peut-être eu quelque chose à faire. Avoue que ça ne fait pas sérieux ! Alors qu'on pense ? Que « les héros sont fatigués » ? Certes non, mais encore : on installe un gouvernement « pas comme les autres » et on se dit que « l'Internationale ne pourra devenir un instrument d'émancipation pour l'humanité que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque, cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience réfléchie de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme ».

Il faut donc préciser que pour nous l'organisation révolutionnaire ne doit pas constituer un pouvoir sur la masse, mais une orientation méthodique et coordonnée, élaborée et adaptée sur la base des aspirations et des expériences des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses.

Notre conception de la minorité agissante n'a rien de hiérarchique, elle n'est que l'expression de la nécessité d'organisation révolutionnaire spécifique, conçue

comme l'avant-garde consciente et active des masses populaires. L'anarchisme n'étant pas une philosophie abstraite, même le rôle de fondateur de sa doctrine ne naît autre que d'exprimer les aspirations véritables des masses, d'analyser leurs réactions, de mettre en valeur leurs expériences. Bakounine constatait déjà que « l'Internationale ne pourra devenir un instrument d'émancipation pour l'humanité que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque, cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience réfléchie de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme ».

Il faut donc préciser que pour nous l'organisation révolutionnaire ne doit pas constituer un pouvoir sur la masse, mais une orientation méthodique et coordonnée, élaborée et adaptée sur la base des aspirations et des expériences des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses.

Notre conception de la minorité agissante n'a rien de hiérarchique, elle n'est que l'expression de la nécessité d'organisation révolutionnaire spécifique, conçue

comme l'avant-garde consciente et active des masses populaires. L'anarchisme n'étant pas une philosophie abstraite, même le rôle de fondateur de sa doctrine ne naît autre que d'exprimer les aspirations véritables des masses, d'analyser leurs réactions, de mettre en valeur leurs expériences. Bakounine constatait déjà que « l'Internationale ne pourra devenir un instrument d'émancipation pour l'humanité que lorsqu'elle sera d'abord émancipée elle-même, et elle ne le sera que lorsque, cessant d'être divisée en deux groupes : la majorité des instruments aveugles et la minorité des machinistes savants, elle aura fait pénétrer dans la conscience réfléchie de chacun de ses membres la science, la philosophie et la politique du socialisme ».

Il faut donc préciser que pour nous l'organisation révolutionnaire ne doit pas constituer un pouvoir sur la masse, mais une orientation méthodique et coordonnée, élaborée et adaptée sur la base des aspirations et des expériences des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses. Une véritable avant-garde révolutionnaire ne peut pas être seulement une formation de combat : son rôle est aussi de former des militants expérimentés des masses.

## DE GAULLE consolide SON FASCISME

Quelques demeurés continuent à brailer et le fascisme ne passera pas, mais presque tout le monde est bien persuadé que c'est fini, que le fascisme n'a plus aucune chance de passer : la République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

Et dans tout ça, de temps en temps, des secousses spasmodiques du Peuple.

Alors ? Alors ce n'est pas la peine de crier au scandale quand, un beau matin, on se réveille en dictateur. Après tout, la monarchie n'est pas si loin. Seulement, c'était peut-être pardonnable avant 89 puisqu'on n'avait jamais connu que ça, mais depuis ? La République, l'Empire, le sous-Empire, le sous-sous-Empire, même, pour ne pas s'ennuyer, on lui met des numéros I, II, III, IV, V, s'il doit en avoir autant que de Louis on va venir à cette famille qui n'est pas fichue de compter jusqu'à 20.

## LE PROCÈS JOUHAUD

ON dit que nous ne mèlerons pas notre voix à la meute, quelque dégoût que nous ayons du rôle, des crimes, de la personnalité... Non ! nous ne crierons pas à mort, devant un homme entre deux gendarmes, face à un appareil étatique et militaire, disposant de chiourme, de magistrats, de peloton d'exécution et de bourreaux.

Non ! nous ne participerons pas au chorus général, même si celui que l'on juge a été et reste partie prenante de cette société qui aujourd'hui le condamne.

Procès pitoyable, dont l'accusé est le plus pitoyable de tous, incapable de défendre sa position politique, refusant le combat et le petit bout du front que nous avons refusé les ordres et combattu les représentants.

Cette dépoliarisation des débats, ce refus des responsabilités, cette fuite devant l'idéologie dont on s'est revendiqué et au nom de laquelle on a pu, comme on le voit, assassiner est le trait caractéristique de ce procès.

Surechère ridicule où la défense s'efforce de prouver que si l'accusé s'est élevé face à la République, c'est parce qu'il est plus républicain que ceux qui le jugent ; que s'il poursuit la guerre en Algérie, c'est parce qu'il veut y voir régner la paix.

Les mots veulent-ils dire encore quelque chose ? Général républicain a-t-on dit. Or, un général de par sa fonction fait partie d'une armée dotée d'une discipline rigoureuse et d'une hiérarchie qui ne l'est pas moins, soumise à l'autorité du Président de la République, dont elle doit exécuter les ordres sans discuter, sans murmurer, et tout républicain doit s'y soumettre quelle qu'elle puisse être.

N'ayant pas obtenu par ses ordres d'un chef hiérarchique, comment Jouhaud peut-il se déclarer général, et tenant pour lui le désir de la majorité du pays comment peut-il se prétendre républicain ?

Il est assez plaisant que ce soit un anarchiste, qui ne reconnaît ni la puissance de l'Armée (dont il dénonce le danger permanent qu'elle constitue) ni l'autorité d'un État (démocratique ou non), qui soit amené à faire une constatation aussi évidente.

En réalité, en dépit de la condamnation qui le frappe, il n'y a pas entre Jouhaud et notre cinquième République une opposition fondamentale.

Entre le fascisme progressif et larvé d'un chef d'État, qui maiguillera de légalité tous ses attentats aux libertés du peuple, et le fascisme racial et brutal de tous les apprentis dictateurs, il n'y a que la nuance séparant les hommes d'un même fânement.

HEMEL  
(Lire la suite en page 2)



moyenne valeur, comme on en trouverait aisément trois ou quatre à la douzaine parmi les petits rôles voire les figurants mais gonflés à la force de réclame et de public relation à longueur d'échos de confidences et de commérages mercenaires et tellement traités comme des enfants gâtés que leur peu de talent s'évanouit à mesure que la machinerie publicitaire impose artificiellement leur nom et leur renom.

Il est pénible de voir les journalistes se suspendre et tout un public s'attacher à ces créatures fabriquées de toutes pièces à leur gloire usurpée à leurs propos et à leurs gestes (le plus souvent dénués d'intérêt) à leur existence de fantoches à leurs malheurs et à leurs bonheurs de pacotille.

En voilà une qui porte une robe de 20 millions une





LES ŒUVRES COMPLETES DE SALLY MARA par RAYMOND QUENEAU (Gallimard, éd).

Au lendemain de la libération, le roman noir prolifera. Sa popularité augura la venue de quelques joyeux drilles qui, sur la rive gauche, attendaient l'éditeur généreux, et qui se mirent au « noir » en rajoutant de la fesse, du sang et parfois du talent. Cela nous valut « J'irai cracher sur vos tombes », de Boris Vian, et quelques livres de veine moins certaine, que les auteurs qui écrivaient sous un pseudonyme se gardent bien aujourd'hui de revendiquer, mais cela nous valut un espèce de petit chef-d'œuvre du genre, paru naturellement au « Scorpion », maison d'édition spécialisée dans le genre, et qui était signé d'une certaine Sally Mara.

Ce livre, « On est toujours trop bon avec les femmes », nous conte un épisode de la lutte des révolutionnaires irlandais contre l'Angleterre où il était question d'un viol aimablement consenti, de cadavres horribles de révolutionnaires au grand cœur, de Britanniques imbéciles et cocus. Et c'était, je le répète, une réussite dans le genre.

Aujourd'hui on connaît l'auteur : le grave M. Queneau, directeur de l'Encyclopédie de la Pléiade, et membre de l'Académie Goncourt, mais également l'auteur de ce livre délicieux, « Pierrot mon ami » et de cet autre livre effronté, « Zazie dans le métro », ce qui explique bien des choses. Queneau vient d'extirper « On est toujours trop bon avec les femmes » et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai, bien sûr, mais pour que l'ouvrage réédité chez Gallimard soit plus copieux, il l'a augmenté d'un « Journal intime de Sally Mara », où l'écrivain vieillissant et aux reins fatigués, a bien du mal à retrouver la verve rebelles de sa jeunesse, et il a fait suivre le tout de « Sally plus intime », recueil de calembours qui laisseraient parfois même l'esprit de ma concierge. Après de cette « œuvre », les plus écoulés de nos chansonniers paraissent avoir du génie. On est consterné et on se demande en vain qui a pu pousser un homme, en somme, très respectable, qui fut un bon vivant et un écrivain passable, à publier de telles conneries.

BOULEVARD DURAND d'ARMAND SALACROU (Gallimard, éd).

Nous avons, dans la page littéraire de notre journal, parlé longuement de la pièce d'Armand Salacrou. Je veux y revenir aujourd'hui pour signaler que cet ouvrage est paru en librairie chez Gallimard et que le texte, d'une qualité certaine, vous fera encore mieux aimer la pièce. L'auteur a placé à la fin du volume de nombreuses notes sur l'origine de l'affaire, sur la vie de Jules Durand, ainsi qu'un recueil de lettres qui intéressent tous les militants passionnés par l'histoire du mouvement ouvrier. Il a également inséré quelques clichés qui rappellent le milieu où se déroula ce drame. C'est un livre que chacun voudra avoir dans sa bibliothèque et que nous aurons à cœur de faire connaître à ceux qui désirent savoir ce qu'est un anarchiste.

LE MAL DES SEIGNEURS de SYLVAIN REINER (Robert Laffont, éd.).

L'auteur a entrepris de nous conter, dans ce gros bouquin, l'histoire d'une caste militaire qui, à travers deux générations, va décliner sur l'Allemagne, leur pays, et sur le monde, les deux grandes guerres mondiales. Disons qu'un tel ouvrage est un peu schématique, qu'il semble se passer en vase clos et que les personnages qui accompagnent cette race de hobereaux militaires semblent posés là comme par hasard et simplement pour éclairer le propos de l'auteur. Mais cette réserve faite, et qui peut être justifiée par l'ambition de voir le problème de l'intérieur, il faut convenir que le livre est lestement écrit, se lit facilement et que l'enchaînement des épisodes est rapide, ce qui rend très assimilable la matière dense qu'on nous offre. Je dois dire toutefois que les héros qu'on nous présente me semblent parfois forcés et que la philosophie qui se dégage de l'ensemble relève d'une morale un peu simpliste. Mais ces réserves faites, j'ai pris plaisir à lire Sylvain Reiner, duquel on peut attendre des ouvrages aussi attrayants mais plus condensés.

MILA 18 de LEON URI (Robert Laffont, éd.).

Le nouveau roman de l'auteur d'« Exodus » est appelé à un retentissement aussi grand que ce dernier. L'auteur nous conte la résistance des combattants juifs de Varsovie et nous assistons au lent roulement de cette population vers le ghetto, où sera enfin livré le dernier assaut. La lutte est rude autour du « 18 de la rue Mila » où la résistance a établi son P.C. insurrectionnel. Tous, ou à peu près, sont anéantis. L'intrigue, que l'auteur a bâti pour alléger l'histoire, a l'avantage de nous montrer les multiples facettes de cette race patiente, parfois résignée, mais qui sait combattre pour la liberté. Le livre est écrit avec force, voire parfois avec brutalité, mais l'auteur n'a pas oublié qu'aucune des conditions, aussi horribles soient-elles, n'empêche un être humain d'être un être humain, c'est-à-dire de sacrifier à des amours et à des haines qui semblent sans communes mesures avec les événements qui les entourent, et qui sont pour lui essentiels.

C'est un livre exaltant, écrit avec une indignation et en même temps avec un sens de l'humour qui ne nuit en rien à la clarté de son style.

## CLASSIQUES ANARCHISTES

Les anarchistes individualistes préconisent en général une forme d'agitation qui fait davantage appel à la réflexion individuelle qu'à l'entraînement irrésistible, à la conviction profonde plutôt qu'à la brutalité. Sont essentiellement individualistes anarchistes les actes de révolte suivants : grève des fonctions, attribuées par la loi aux citoyens ; refus de participation à tous services publics ; non paiement de l'impôt ; refus de porter les armes ou de service militaire ; abstention des actes d'état civil ; non envoi d'enfants aux écoles dépendant de l'Etat ; abstention de tout travail relatif à la fabrication d'engins de guerre ou d'objets des cultes officiels ; à la construction de banques, d'églises, de casernes, de prisons, etc. On peut se représenter toute l'importance qu'ont pour la propagande quelques-uns de ces faits, surtout si en même temps, en dehors de la prison (soit qu'il ne peut manquer d'être celui de ces résistants), il y a une armée d'agitateurs bien organisée. C'est ce qu'on appelle la résistance passive. Mais les individualistes anarchistes sont partisans de la légitime défense et ils ne font pas de la résistance passive un dogme intangible. On ne saurait pour eux prescrire l'usage de la violence sans discernement comme panacée ou comme remède sans une absolue nécessité, les plus pacifistes des individualistes anarchistes ont reconnu d'ailleurs que « si l'effusion de sang pouvait seule garantir la liberté d'agitation, il faudrait l'employer » (Tucker).

En résumé, pour les individualistes anarchistes, l'emploi de la violence révolutionnaire est affaire de circonstances, de tactique et non de doctrine. Ils sont d'avis que ce sont l'éducation et l'exemple qui mèneront plus efficacement l'humanité vers la libération que la violence révolutionnaire.

Il est courant d'attribuer aux individualistes anarchistes un sol-disant respect de la propriété individuelle. A la vérité, les anarchistes individualistes revendiquent la liberté de la disposition du travail obtenu par le travail personnel du producteur, produit qui peut être un morceau de fer, produit qui n'est en aucun cas le résultat de l'exploitation d'autrui, le résultat du parasitisme ou du monopole.

Emile ARMAND

# Le monde littéraire

## Des Lettres et des Arts

### Une littérature révolutionnaire ?

# REGARDS SUR LE Néo-NATURALISME AMERICAIN

Il existe en littérature des usages qu'il est prudent de respecter si l'on désire conserver un peu de la considération que nous portent les gens qui font régner l'intolérance dans le royaume théocratique des lettres. Ainsi il existe deux littératures révolutionnaires. La littérature russe, littérature d'investigation où la peinture des âmes des héros nous renseigne sur leur démarche, et la littérature américaine où la peinture minutieuse de la démarche nous indique l'état d'âme des héros. La première, dans la multiplicité des personnages inutiles et arbitraires, est de toute évidence révolutionnaire, et la seconde où l'absence de personnages secondaires a l'avantage de laisser les héros se balader seuls dans la nature sous le feu du regard du lecteur ce qui est aussi incontestablement révolutionnaire, tout au moins tout le monde l'affirme.

C'est de la seconde que je veux essayer de vous parler, au risque d'encourir les foudres des clercs du carrefour Saint-Germain et singulièrement du néo-réalisme américain née d'ailleurs à Montparnasse aux alentours des années « vingt », autour de Gertrude Stein qui la caractérisa par une formule qui a depuis fait fortune : « La génération perdue ».

Génération révolutionnaire. Encore faut-il s'entendre pour définir les valeurs que le mot révolutionnaire prétend désigner. Pour les uns la littérature est révolutionnaire par l'anecdote, pour d'autres par la transformation qu'elle apporte dans le style par la forme d'expression nouvelle qu'elle crée, enfin pour certains c'est le comportement de l'auteur dans la vie courante, la rupture que son œuvre provoque avec le milieu dans lequel il évolue qui confère à ses ouvrages le caractère révolutionnaire. En réalité la « génération perdue » ne s'inscrit pas d'une façon formelle dans ces classifications rigides que les hommes s'ingénient à construire parce que c'est pratique, mais dans lesquelles les hommes se refusent à rentrer car cela nécessite des contraintes intolérables à un esprit libre et limite la création artistique. Elle est révolutionnaire ou elle l'est devenue par les moments et les valeurs auxquelles le critique se réfère et Miller et Faulkner mis à part, elle ne surprend le lecteur ni par l'originalité de l'écriture. On est bien obligé de constater que l'exil à Montparnasse n'a privé nos littérateurs ni des mandats familiaux, ni des substantielles « piges » consenties par les revues d'art américaines particulièrement nombreuses à Paris au lendemain de la guerre de « quatorze ».

En réalité, ces écrivains ont un point commun. Ils ont fait la guerre ou ils ont été marqués par ses suites. Ceux d'entre eux qui ont fait la guerre, Bréal, ardent, féroce, frénétique, chacun d'entre eux va écrire son roman dont l'anecdote est en partie ou en tout s'inspirera des luttes brutales qui opposent le prolétariat à ses exploitateurs. C'est *L'adieu aux armes* d'Hemingway, roman d'une désertion, qui sera suivi de *Pour qui sonne le glas*, roman sur la guerre d'Espagne. C'est le *En un combat douteux* de John Steinbeck ou encore *Manhattan transfer* de John Dos Passos. Et pourtant, ces écrivains ne sont pas des écrivains prolétaires. Leur manque d'être nés aux champs, d'avoir trimé à l'usine, d'avoir connu la misère autrement qu'en spectateur et leurs gros romans à revendications sociales ne sont pas les meilleurs. Bien vite ils s'éloignent vers des sujets moins austères à la grande confusion d'une critique marxiste qui les avait annexés sans pudeur. En vérité, les écrivains se sont battus et ont traversé l'Atlantique pour avoir le droit de tout dire, l'individualisme, les revendications ra-

diales ou sociales sont devenues des sujets admis, le conformisme les gagne et un des leurs peut écrire avec amertume : « Dos Passos, Farrell, Faulkner, Steinbeck, Hemingway, s'ont passés de l'éloignement à des dépraves variables d'acceptation si ce n'est de prosélytisme, pour le siècle américain » et d'ajouter : « Est-ce une coïncidence s'ils ont tous l'air à présent, d'un pater familias collectif ? ».

Et pourtant c'est lorsqu'ils se sont évadés d'un marxisme mal digéré pour se retourner vers l'analyse de l'homme que les écrivains de la « génération perdue » ont créé leurs ouvrages les plus achevés, remettant en cause toutes les valeurs morales sur lesquelles les sociétés capitalistes assaient leurs régimes d'exploitation humaine et c'est cet aspect de leurs œuvres qui intéresse tout particulièrement les anarchistes car souvent il rejoint leur propre préoccupation éthique.

par Maurice JOYEUX

Dans le *Soleil se lève aussi*, le meilleur de ses romans, Hemingway nous pose le problème de l'homme mutilé et qui a perdu la foi en lui-même et la foi dans l'homme. Dans *Le vieil homme et la mer*, le vieil homme qui lutte contre la bête nous enseigne que l'homme n'est pas fait pour être vaincu. Caldwell lui, dans *Le petit arpent du Bon Dieu*, va mêler étroitement le problème du sexe aux problèmes sociaux traçant ainsi la voie à Miller ; qui, dans le *Tropique du Capricorne*, fera, dans une évocation prodigieuse de puissance, dépendre toute la création sociale et intellectuelle des rapports sexuels.

Mais la littérature américaine de l'entre-deux guerres devait créer d'autres genres d'ouvrages destinés à fracasser les tabous dressés par le puritanisme sur le chemin de « l'honnête homme » du XX<sup>e</sup> siècle. Littérature rebelle, dont *La rue de la Sarazine* de Steinbeck, ainsi que certaines nouvelles du recueil d'Hemingway *Paradis perdu* sont les ouvrages les plus représentatifs. Littérature noire, inspirée directement de la vie où l'intrigue et les personnages tiennent constamment en haleine les lecteurs, littérature de coups de poing rapides et ef-

ficaces. C'est *On achève bien les chevaux*, j'aurais dû rester chez nous, un chef-d'œuvre dans le genre, de Mac Coy, ou encore *Le facteur comme tous les jours deux fois*, de James Cain.

Enfin, la littérature du Sud qui remet en cause le comportement du peuple américain. Le Sud c'est Faulkner et son univers provincial, ces personnages loqués, sadiques, brutaux, sa société figée, qui vit sur le souvenir glorieux du passé. Mais c'est également Richard Wright et ses gens de couleur à la recherche de leur adaptation parmi des populations qui, par force d'inertie, refusent l'assimilation. C'est Biggers, l'enfant noir, le héros d'un *enfant du pays*, qui cherche désespérément les raisons de son meurtre et qui mourra sur la chaise électrique sans soupçonner qu'il faut des générations pour que les natures vierges digèrent des siècles de ce que les hommes appelle la « civilisation ».

A l'exception de Faulkner pratiquement illisible et dont certains cheminement semblent un défi plutôt qu'une méthode d'expression artistique, le néo-réalisme américain s'inspire du naturalisme français. Un naturalisme qui aurait raccourci ses phrases et fait une notable économie d'adjectifs descriptifs et, comme Zola et l'école de Médan, pour les mêmes raisons, la lecture des écrivains de la « génération perdue » reste une excellente introduction à la littérature révolutionnaire, à la littérature purement d'inspiration anarchiste. La « génération perdue » n'apporte pas un renouvellement dans l'expression comparable à ce qu'a apporté le surréalisme, les hommes n'ont pas fait l'expérience prolétarienne qui fut celle de Parnet Istrati ou d'Eugène Dabit et l'anecdote sociale n'a jamais l'épaisseur d'un ouvrage de Zola ou de Malraux. Non, la littérature néo-réaliste américaine n'est pas une littérature révolutionnaire. C'est une littérature de révolte qui a eu le courage d'extirper certains problèmes qui, telle la liberté sexuelle, l'indépendance envers le clan, la tolérance raciale étaient profondément ensevelis par une bourgeoisie qui tenait à conserver bonne conscience devant les masses abruties de morale alimentaire.

Et à ce titre, l'œuvre de la « génération perdue » restera une œuvre d'avant-garde qui a sa place dans la bibliothèque des militants anarchistes.

Si l'analyse de Jolif est effectivement éclairante, elle est malheureusement — mais peut-on s'en étonner — desservie par une conception moralisatrice et purement idéologique des causes de la guerre ; le déchaînement des passions et des instincts. Et l'absence d'une étude des bases économiques et politiques de la situation de guerre chronique empêche l'auteur de confronter l'objection de conscience aux efforts plus vastes pour extirper les racines mêmes de la guerre.

« DISSIDENCE », dont les numéros 5 et 6 ont régulièrement paru, tient vaillamment le coup. Dans le numéro 5, l'agression menée par Claude de Bellemeière contre Maurice reste malheureusement trop superficielle pour ébranler tant soit peu cette belle cible. Et les écrivains appelés à la rescousse (J.H. Bory, Cesbron, Paulhan) restent en-

fer dans la danse. Boisdelfre, dans le numéro 6, daigne juste donner, avec beaucoup de réserves, un texte publié depuis longtemps.

Toujours au sommaire du numéro 6, une intéressante apologie de la corrida par Fernand Guilford. Partant des réflexions d'Astaud sur le théâtre de la cruauté, il montre dans la corrida le spectacle intégral, véritable expérience spirituelle, révélation en même temps que libération : en réveillant dans l'homme ses pulsions les plus violentes et les plus instinctives, elle maintient vivaces en lui les forces qui lui permettent de neutraliser l'engourdissement, l'hypocrisie et les conformismes par lesquels se défend la société bourgeoise. Essai plus sérieux qu'il ne semble, pour qui sait aller au-delà des paradoxes littéraires.

René FORAIN

En vente à notre service de librairie.



par J. ROLLIN

## VIRIDIANA

Il est parfois nécessaire de laisser de côté les philosophes barbus et les théoriciens révolutionnaires pour s'attacher à examiner les manifestations actuelles de la révolte.

Le cinéma de Bunnell en est une. Viridiana, interdit en Espagne, sort à Paris après avoir rencontré toutes sortes de difficultés. Ado Kyrou a assez longuement analysé ce film dans son livre sur Bunnell (Collection « Cinéma d'aujourd'hui », Pierre Seghers) pour que nous n'entendions ici de déséquilibrer l'œuvre, il nous suffira de noter que « Viridiana » dépasse en violence blasphématoire « L'Age d'Or » et nous montre une espèce d'aboutissement, de libération de la pensée de l'auteur. Ce n'est plus, comme « L'Age d'Or », le scandale, l'insulte, la révolte. C'est une constatation froide et lucide. D'une magnifique obscénité, Bunnell nous conte à sa façon « Les Infortunes de la Vertu », de

même que dans « L'Age d'Or » on retrouve une transposition des « 120 Journées de Sodome » et dans « El » la « Philosophie dans le boudoir ». La beauté et l'insolence des images nous introduit plus profondément dans l'univers surréaliste que les films se réclamaient directement de cette école. Ici, Bunnell a atteint la parfaite concrétisation de sa pensée. On reste stupéfait devant la violence non plus insidieuse et calculée de « Nazarin », mais cette fois directe, logique.

Sans doute le plus parfait de Bunnell, ce film n'est plus une accusation, c'est une démonstration. Pour qui s'intéresse vraiment à la révolte et à la libération de l'individu, « Viridiana » apporte ce que l'on a fait de plus clair et de plus dur en ce sens.

Bunnell reste le seul cinéaste vivant de ton et de pensée parfaitement anarchique.

Les dernières statistiques du service des radiocastings montrent que si le radio est en régression avec 10 millions et demi d'auditeurs, la télévision, elle, est en progrès avec plus de 2 millions et demi de téléspectateurs. Ces chiffres donnent une idée de la portée formidable de la propagande officielle.

Gageons cependant que la guerre d'Algérie terminée, Anastasia se s'assurera votre s'assurera, ce qui espérons-le, permettra à de nombreux producteurs de nous dispenser comme naguère la note anti-conformiste qui fait tant défaut à la R.T.F.

« Raymond Asso, qu'avez-vous fait de votre vie ? » de Pierre Loiselet, France 11 lundi 26 mars à 20 h. 28. Il y a déjà longtemps que nous questionnons cette question au coin de l'antenne. Nous n'avons pas été déçus par cette longue attente. Raymond Asso narre son enfance en poète consommé. Lui qui aurait pu avoir une jeunesse dorée, a connu tout ce qu'il y a de plus dur. Il ne peut imaginer. Il ne regrette rien. Son seul profit fut l'expérience et les idées-forces qu'il en tira. La fraternité humaine, il la trouva partout et surtout au Maroc où il mit les bergers d'un bled ». La aussi, il a appris à rêver. S'il se moque des commodités de l'argent, c'est qu'il connaît surtout la valeur de l'humanité.

Dans l'émission suivante, le 2 avril, Raymond Asso devait nous parler de sa vie d'adulte.

On sent déjà poindre l'anticommuniste qu'il est devenu, à travers ses diverses aventures, contrebandier, vagabond, bohème, il finira par découvrir la chanson. Ce qu'il a fait de sa vie ? Pour nous la réponse est simple, nous coupons ici la parole à ce modeste, il l'a richement méritée, des poèmes tels que : « Combien ? », « Tout fout le camp », « Time is money », « Mon cœur qui bat-tait », « ont pour nous une valeur de message, et même s'il n'avait fait que cela, son existence n'aurait pas été inutile.

Mais il a écrit des chansons qu'il donna à Piaf, il donna ainsi Piaf à la chanson, ce qui n'est pas un mince mérite. Mais comme lui, glissons. Son grand « Miracolo » comme il dit c'est sa rencontre avec Claude Valéry. Leur collaboration nous a valu deux succès tels que « Mon ami m'a donné », « Ninon, ma Ninette », « Y a tant d'amour », etc... La R.T.F. se dévot, bien sûr, de passer sous silence (ou de faire disparaître) tout ce qui est possible en ce sens. Nous sommes tranquilles. Oui, la chanson c'est très sérieuse. Tant que l'on n'a pas des hommes comme toi, Raymond, elle ne manquera pas à sa mission.

Justime que les actes de brutale révolte portent juste, car ils réveillent la masse, la secouent d'un violent coup de fouet et lui montrent le côté vulnérable de la bourgeoisie toute tremblante au moment où le révolté marche à l'échafaud.

Fais ce que tu crois être le mieux et fais-le avec amour.

Plus nous aimons notre rêve de liberté, de force et de beauté, plus nous devons harer ce qui s'oppose à ce que l'avenir soit.

Un des premiers enseignements de l'anarchie est celui-ci : « Développe ta vie dans toutes les directions, oppose à la richesse fictive des capitalistes, la richesse réelle des individus possesseurs d'intelligence et d'énergie ».

J'aime tous les hommes dans leur humanité et pour ce qu'ils devraient être, mais je les méprise devant ce qu'ils sont.

Au surplus, j'ai bien le droit de sortir du théâtre quand la pièce me devient odieuse et même de faire claquer les portes en sortant, risque de troubler la tranquillité de ceux qui sont satisfaits.

Grande-Roquette, mai 1964  
Emile HENRY.

Notre camarade est morte à Gènes le 14 mars dernier. Compagne de Berneri, Giovanna ne s'était pas contentée de vivre dans l'ombre de Camillo. Elle partagea sa vie de militant exilé et, après l'assassinat de ce dernier en 1937, à Barcelone, par les staliniens, elle continua la lutte.

Pendant la guerre, persécutée comme nombre de nos camarades, elle passa plusieurs années dans les prisons et les camps de concentration de France, d'Allemagne et d'Italie.

Libérée quelque temps avant l'arrivée des « alliés » en Italie, elle entra dans la clandestinité, puis fut de ceux qui reconstituèrent le mouvement anarchiste italien dès la fin de 1944. Anarchiste de la « Rivoluzione Libertaria ».

M. P.